Prix du pain pour servir de règle aux boulangers. Pain de ménage, composé de deux tiers de blé blanzé et un tiers de blé roux ou macaux. Le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à 0.28 c. Pain de deuxième qualité, le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à 30,05. Pain blanc, composé comme le précédent, avec extraction de 25 pour 100 de son, remplacé par la même quantité de fleur, le pain d'un kilogramme et demi est taxé, par kilogramme, à 0.33 c. Pain de fleur (dit pain français), composé de fleur première qualité, le pain de 125 grammes est taxé à 04,625.; les deux pains, à 09.250; les quatre pains, à 18.500; les huit pains, à 37 c. Fait à l'Hôtel de la Mairie de Roubaix, le 1er mai 1889.

Le Maire de Roubaix, DEJOS, adjoint.

FAITS DIVERS

Une cure aux pommes de terre. — Une singulière utilisation des pommes de terre, en usage depuis quelque temps à la clinique du professeur Billroth (Société des médecins de Vienne). Quand, par accident ou par mégarde, on a avalé un corps étranger, il arrive assez souvent que l'on soit obligé d'avoir recours à l'intervention chirurgicale ; les pommes de terre, affirment-on, peuvent remplacer très avantageusement l'homme de l'art.

Le nouveau procédé est connu sous le nom de « cure aux pommes de terre ; il a été indiqué par Cameron, de Glasgow, en 1887. Les malades sont **invités à manger une grande quantité de pommes de terre, ce qui amène la distension uniforme du tube intestinal et provoque l'expulsion du corps étranger par les voies naturelles.**

M. Salzer raconte qu'un poids de 2 décigrammes avait été avalé par un enfant ; un râtelier, long de cinq centimètres et large de trois, avait été avalé par une cuisinière ; une aiguille avait glissé de la bouche dans l'estomac d'une jeune fille. On bourra l'enfant, la cuisinière et la jeune fille de pommes de terre et, au bout de quelques jours, les trois sujets furent débarrassés de ces objets insolites.

M. Hochengg constata, de son côté, l'expulsion d'un gros clou qui s'en alla au bout de neuf jours de régime, le cas est d'autant plus intéressant que le malade avait déjà subi, en 1884, à la clinique de M. Albert, une gastronomie pour l'extraction d'un clou de même dimension, et l'opération avait été difficile ; l'estomac ouvert, on ne trouva qu'après de minutieuses recherches le clou qui était masqué par des tissus.

M. Billroth a fait remarquer, à ce propos, que la recherche des corps étrangers dans l'estomac est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense généralement. « Ainsi, dit-il, dans un cas où j'avais fait la gastronomie, pour extraire un râtelier, qu'on pouvait fort bien sentir à travers les parois abdominales, j'ai dû chercher longtemps avant d'apercevoir le corps étranger logé tout en haut près de l'embouchure de l'œsophage. C'est dans ces circonstances qu'il convient de recommander la cure aux pommes de terre. »

Il est clair que tout le monde aimera mieux manger des pommes de terre à profusion que de se faire ouvrir l'estomac. Nous nous empressons donc de signaler aux intéressés la cure aux pommes de terre.

Le feu dans un train. — Le train express qui part de Marseille le soir, à 11 h. 28, a failli, dans l'avant-dernière soirée, devenir la proie des flammes. Le train roulant à toute vitesse, se trouvait, après avoir passé Dijon, entre la gare de Blaisy-Bas et celle de Verey, lorsque le conducteur sentit une odeur de roussi. Il quitta son siège et regarda en dehors de la vigie.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant les flammes qui s'échappaient des flancs du wagon où il se trouvait. Il fit aussitôt des signaux de détresse au mécanicien, qui, tout d'abord, ne les aperçut pas. Redoublant de courage, et grâce à son sang-froid, il parvint enfin à attirer son attention. Il était temps, les flammes commençaient à l'envelopper. Bientôt, en effet, le wagon brûlait tout entier, et les flammes atteignaient les voitures de voyageurs.

Les agents du train parvinrent à isoler le wagon incendié, grâce au courage du chauffeur qui, sans se soucier du danger, s'introduisit dans les attelages et décrocha le fourgon. Il n'est resté de ce dernier que les roues et la carcasse en fer. Tous les colis postaux ont été brûlés. On ignore comment le feu a pu être communiqué.

VARIÉTÉS

Les vertes feuilles

I

C'était le mois de juin, les feuilles étaient vertes, la nature se montrait dans toute sa splendeur et le joli village de Chézy était en fête. Un jeune homme nommé Martin Riaux, fils d'un riche cultivateur, épousait ce jour là la belle Marianne, jeune fille qui, elle aussi avait du bien au soleil.

La grande salle de la mairie fut trop petite pour contenir les témoins et les invités, car tous s'étaient fait un devoir et un plaisir d'assister à cette cérémonie depuis le commencement jusqu'à la fin.

Puis, musique en tête on se rendit à l'église.

Martin Riaux était superbe. Grand et brun la joie resplendissait sur son visage. La mariée, elle, portant avec grâce et élégance le costume du pays, encadrait modestement sous un riche voile de dentelles ses traits fins et réguliers.

Les parents, les invités, groupés hiérarchiquement d'après le degré de parenté, l'âge, la richesse, la considération, le rang, car c'est peut-être dans les villages que l'égalité existe le moins, s'avançaient professionnellement.

Actif et remuant comme la mouche du coche, un cousin de Martin Riaux, nommé Célestin Lobbejoie, allait de l'un à l'autre et pressait les retardataires.

— Faut se dépêcher, disait-il. Après la mairie, l'église ; après l'église, le repas. Dans les noces, on mange. Je commence à avoir faim.

Le curé officia, fit une courteet touchante allocution, puis il prononça les paroles sacramentelles qui, au nom du Dieu vivant, unissaient Martin Riaux et Marianne en mariage.

Alors un lourd sanglot se fit entendre dans un coin obscur de l'église.

Presque aussitôt il fut couvert par la voix majestueuse de l'orgue.

Ce sanglot étouffé attira l'attention de Célestin Lobbejoie qui avait l'oreille fine.

Seulement, il crut que c'était quelqu'un qui remuait une chaise, et il tourna la tête de ce côté.

Puis il s'y dirigea précipitamment.

— C'est vous, Marcelle, dit-il en s'adressant tout bas à une femme agenouillée. Pourquoi n'approchez-vous pas? Vous êtes dans les invités. Joseph Gaubert en serait aussi, s'il vivait encore, mon cousin Martin me l'a dit. Suivez, suivez le cortège. Après la bénédiction on va se mettre à table. Allez chercher le petit Jean. Les enfants s'amusent toujours là où on mange. Et même je me flatte de l'amuser, moi qui ne suis plus un enfant.

Il disparut. Ses fonctions de garçon d'honneur le réclamaient ailleurs.

Pendant que la foule se pressait, soit pour aller signer à la sacristie, soit pour faire compliment aux nouveaux époux, la femme à qui Célestin Lobbejoie avait parlé se retira. Mais elle fut rejointe sous la porte de l'église par Marianne.

La veuve et la jeune épouse se regardèrent. Un pâle sourire de joie effleura les lèvres de la veuve. Un doux sourire de tristesse glissa sur les lèvres de la nouvelle mariée.

— Vous êtes venue, lui dit-elle ensuite, merci.

— Je le devais, répondit Marcelle. Du fond du cœur j'ai prié pour vous, je prends part à votre bonheur comme vous avez pris part à mes peines. J'avais l'intention de quitter Chézy hier, mais je suis restée pour vous voir dans tous vos atours, et pour que mes vœux puissent monter au ciel en même temps que ceux de vos amis.

— Vous partez.

— Aujourd'hui.

Marianne ouvrit la bouche comme pour interroger mais elle s'abstint discrètement.

— Une femme sans mari et un enfant sans père ont besoin d'appui, continua Marcelle. J'espère en trouver un auprès d'une grand' mère à qui j'ai écrit et qui m'a offert l'hospitalité.

— Tout le monde ici vous eût aidé, Marcelle.

— Mais personne n'eût pu le faire en qualité de parent, Marianne.

— Et vous êtes fière.

— Je suis la veuve de Joseph Gaubert.

— Marianne n'insista pas.

— Puisque vous êtes restée un jour de plus à cause de mon mariage, reprit-elle bientôt, ne viendrez-vous point ?

Mais Marcelle, d'un geste doux et triste, montra ses vêtements de deuil.

— Je vais où l'on prie, et non pas où l'on danse, répondit-elle.

Puis son sourire s'accentua d'une joie bienveillante et sympathique.

— Que ce voile d'épouse vous sied bien, Marianne, continua-t-elle. Nulle mieux que vous n'est digne de le porter.

— La tache n'est ni longue ni difficile encore, Marcelle, répliqua la nouvelle mariée d'une voix grave ; mais, si ce voile devient jamais le voile des veuves, je ne demande à Dieu qu'une grâce, c'est de savoir le porter comme vous portez le vôtre.

Un flot tumultueux de gens s'approcha.

Et la voix de Célestin Lobbejoie, qui dominait les autres, disait :

— Cousin Martin Riaux ! cousin Martin Riaux ! tu laisses donc ta femme causer avec tout un chacun ?

La veuve et la nouvelle mariée se séparèrent.

Lorsque tous les assistants furent sortis de l'église et réunis sur la place, le cousin Lobbejoie se mit à parcourir les groupes en criant :

— Attention à vous, les invités ! On va se mettre à table. Les tables sont dressées tout autour de la grange. Ça durera ce que ça durera.

Mais bientôt Célestin faillit tomber à la renverse en écoutant ces mots prononcés par un ami :

— Tu ne sais pas ?... la mariée veut aller voir son oncle Robin, qui est paralytique.

Lobbejoie courut à son cousin, et, tout essoufflé :

— L'oncle Robin ?

— Oui.

— Aux Creuzettes !... six kilomètres ! une forêt à traverser et il y a des loups.

— As-tu peur.

— Et manger ?

— En revenant.

— Oh ! oh ! oh ! moi qui n'ai rien mangé depuis hier.

Il courut vers la mariée.

Elle était en train d'expliquer à tous comme quoi son oncle Robin étant paralytique et n'ayant par conséquent pas pu venir à la noce, elle croyait conforme aux bienséances d'aller, avant toute chose, lui faire une petite visite.

Célestin Lobbejoie écouta à peine l'explication.

— Cousin Martin Riaux ! cria-t-il d'une voix tonnante... cousin Martin Riaux.

Et il ajouta, tandis que le nouvel époux s'approchait :

— C'est vrai, oui ou non ?... la femme doit obéissance à son mari. M. le maire l'a dit pas plus tard que tout à l'heure.., et il était dans l'exercice de ses fonctions.

La circonstance était solennelle pour Martin Riaux. Son caractère n'avait pas encore eu occasion de s'affirmer. Il s'affirma à l'instant même.

— Je n'ai rien à refuser à mon épouse, dit-il, surtout en un jour comme le jour d'aujourd'hui. Si elle veut aller voir son oncle Robin qui est paralytique, allons voir son oncle Robin qui est paralytique.

II

Les Vosges sont un pays de montagnes et un pays très boisé. Les communications y sont par conséquent difficiles, et le petit village de Chézy, n'est desservi ni par un chemin de fer ni par un service régulier de voitures publiques. Marcelle Gaubert se mit donc en route, à pied, afin de gagner un bourg voisin d'où elle devait se faire conduire chez sa vieille parente.

La coïncidence du mariage de Martin Riaux avec une des plus riches filles de la contrée ne l'engagea point, loin de là à différer son départ.

Ce fut au contraire une circonstance favorable pour l'effectuer tranquillement. Les infortunés n'ont pas souvent la prétention qu'on leur fasse cortège ; ils savent qu'ils doivent aller et venir seuls, sans amis qui les accompagnent et leur disent : « Au revoir ! » Mais en même temps ils ne se soucient point d'éveiller une curiosité indiscrète ou moqueuse, et ils cherchent à s'y dérober autant que possible. Or, Marcelle Gaubert avait calculé qu'elle s'éloignerait tout à son aise ce jour-là. Et, en effet pas de gens sur leurs portes, pas de questions au passage, pas de vœux et de regrets stériles ! Presque tous les habitants de Chézy étaient à la noce de Martin Riaux.

Déjà les faibles ressources laissées par Gaubert étaient presque épuisées. Une vieille grand'mère avait promis d'accueillir auprès d'elle la jeune veuve et son fils. Marcelle avait donc résolu de quitter Chézy. En supposant même que l'appui qui s'offrait à elle fût problématique ou temporaire, il lui en coûterait moins plus tard de travailler d'être servante s'il le fallait dans un pays autre que celui qui avait été témoin de sa prospérité et de son bonheur.

Elle avait été élevée par un père qui, humble maître d'école de village, avait su lui faire aimer la lecture, l'étude, la poésie, cette bienfaisante rosée des âmes tendres. De plus, son mari si regretté, Joseph Gaubert était peintre, c'est-à-dire un peu artiste. Elle savait qu'à Chézy, sa déchéance de fortune eût été plus pénible qu'ailleurs, car Marcelle si pauvre maintenant, s'y était vue jusqu'alors considérée comme étant au-dessus d'une simple paysanne.

Ses dispositions prises, ses quelques dettes payées elle sortit de chez elle avec son mince bagage et son fils, doux fardeau. Elle le porta dans ses bras jusqu'au chemin traversant la forêt attenant à Chézy. Là, elle le fit marcher un peu. Mais l'enfant n'avançait pas vite.

Malgré sa bonne volonté et son désir de donner de l'exercice à ses petites jambes, out au plus aurait-il pu parcourir 1 kilomètre en quinze jours.

Bientôt il s'arrêta. Ayant rencontré du sable, il voulut absolument construire un édifice. En tout autre circonstance, sa mère l'eût laissé faire. Les plaisirs de son enfant étaient devenus ses plaisirs à elle, ses seuls plaisirs.

Mais la route était longue ; Marcelle prit Jean dans ses bras. Puis, voyant les yeux de son fils se remplir de larmes, elle l'embrassa, elle lui sourit, elle lui fit prendre patience en le berçant doucement de cette chanson tout en marchant :

Enfant, veux-tu savoir quelle est l'heureuse étoile
Qui nous guide au bonheur ?
C'est l'astre rayonnant que jamais rien ne voile,
L'espoir dans le Seigneur.
Garde bien pour plus tard ce trésor de l'enfance,
Mon bel ange à l'œil bleu,
Et si tu sens ton âme en proie à la souffrance,
Espère, espère en Dieu.

Pour toi, la vie est encore radieuse et belle ;
Mais parfois morne et seul,
On est enveloppé dans la douleur cruelle
Comme dans un linceul.
L'illusion s'en va l'amitié nous délaisse
Sans un dernier adieu ;
Pour qu'un rayon divin chasse alors la tristesse,
Espère, espère en Dieu.

— Espère en Dieu ! balbutia le petit Jean.

Et il regarda sa mère comme pour lui demander s'il était l'heure de se coucher.

D'habitude, en effet, elle lui chantait cette chanson tous les soirs, pour l'endormir sous la protection du Seigneur.

Les choses extérieures, il est vrai, appelaient l'attention de Jean. Les grands arbres étalaient leurs panaches verts dans l'air immobile, les oiseaux parfois, voletaient de branche en branche ou lançaient des notes éclatantes et rapides comme une fusée, qui venaient distraire l'enfant. Mais, d'un autre côté, la chaleur était accablante, et ajoutait à l'effet accoutumé de la chanson du foyer.

Marcelle continua :

Si tout sourit un jour à ta jeune existence,
Souviens-toi du malheur.
Donne à tous une aumône et des mots d'espérance,
Donne à chaque douleur,
Le pauvre qui blasphème et maudit tout sur terre
Est satisfait de peu.
Quand on lui dit tout bas, en calmant sa misère :
Espère, espère en Dieu.

— Ponsoir ! bonsoir ! murmura Jean.

Et il s'endormit profondément. Sa mère pencha la tête vers lui, et des lèvres effleura son front. Et elle marcha plus vite.

Elle ne sentait plus la fatigue, car son cher et doux fardeau en qui se résumaient maintenant le passé et l'avenir, était plutôt pour elle une allégeance à ses peines qu'un poids véritable.

Oui, Jean était pour elle l'avenir tout entier. Ainsi que le lui avait dit Marianne Martin Riaux, Marcellle portait dignement le voile des veuves, et s'était promis d'être ensevelie dans ses plis.

Elle était pourtant belle et jeune encore. Mais les grands cœurs comprennent malaisément les affections qui se succèdent les unes aux autres, comme les fleurs d'un arbuste à la saison nouvelle. Ils n'aiment qu'une fois, et si l'objet de leur affection est ravi, ils vivent par les souvenirs en attendant la réunion dans la vie éternelle. Marcelle d'ailleurs n'avait-elle pas une ineffable compensation à son veuvage ? Elle possédait un fils, elle ne vivait que pour lui et par lui. Grâce à son fils un rayon d'espérance glissait encore parfois sur ses vêtements noirs, une lueur de joie étincelait souvent à travers ses larmes de veuve.

Bientôt, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt, elle arriva sur un plateau très élevés et presque entièrement découvert. Quelques gigantesques châtaigniers avaient seuls pu s'acclimater dans l'air vif de ce sommet.

Près de leurs troncs crevassés par la foudre et à moitié pourris, s'élançaient de jeunes tiges droites et flexibles, destinées à les remplacer un jour, lorsque le temps aurait terminé l'œuvre de destruction, lorsque les vents déchaînés auraient jeté bas ces colosses qui n'avaient plus de force et de sève que dans l'écorce.

Ils étaient là laissant passer les âges, paraissant presque aussi vieux qu'un énorme rocher sombre qui comme un géant robuste, soutenait les masses de terre où croissent les arbres.

Au-dessous du rocher taillé à pic, au fond de l'abîme serpente une petite rivière, aux fraîches eaux murmurantes, dont le bruit toutefois, ne parvient pas jusqu'à ces hauteurs, et se perd dans le feuillage épais des vergnes et des saules.

Afin de marcher sur le tapis de mousse qui s'étendait aux pieds des châtaigniers, Marcelle Gaudert côtoya un instant cet abîme. Tout à coup elle s'arrêta frémissante. Une louve était devant elle, l'œil fixe, le poil hérissé, les mamelles pendantes et taries.

— C'est une mère, et elle a faim ; se dit la veuve. Je suis perdue.

Elle voulut fuir. La louve en trois bonds fut près d'elle.

Puis les deux mères se regardèrent immobiles Marcelle tout en serrant d'un bras son fils sur sa poitrine, saisit de l'autre une tige de châtaignier afin de s'en faire un bâton, une arme. Mais le bois flexible ne se rompit point sous l'effort.

Alors, elle eut une inspiration. Elle retira sa mante, y plaça l'enfant, noua les quatre bouts, ressaisit la tige d'arbre, la fit ployer, la lâcha ensuite, et son fils qui dormait toujours, se trouva suspendu à une certaine hauteur, comme dans un hamac.

Tout est piège et appréhension pour les loups. Aussi la louve laissa s'accomplir cette action, qui d'ailleurs fut brusque et rapide comme l'éclair.

J'ai fait ce que j'ai pu, se dit la veuve, Dieu fera le reste.

Et elle attendit. Ce ne fut pas long. La louve lui sauta à la gorge, et les deux mères roulèrent sur le sol.

Vainement Marcelle essaya avec ses deux mains de disjoindre cette terrible mâchoire qui l'étranglait. Se sentant vaincue et près de succomber en abandonnant son fils sans défenses aux attaques de la louve, elle se traîna, elle rampa jusqu'au bord de l'abîme béant, au fond duquel coulait la petite rivière.

Puis elle jeta un regard d'adieu à son fils, et par un effort désespéré, elle entraîna la bête fauve dans le précipice. Leur chute ne les sépara point. Se heurtant toutes deux aux aspérités du rocher, elles arrivèrent brisées et mortes au fond du gouffre.

III

En ce moment, une joie cordiale régnait chez l'oncle Robin, qui était paralytique. Toute la noce de Martin Riaux s'y était transportée, musique en tête.

On but force rasades, car l'oncle Robin était paralytique, mais il n'était point avare.

Célestin Lobbejoie seul fut de mauvaise humeur. Il prit Martin Riaux à part et lui dit :

— C'est-il que tout va se passer ici ? C'est-il qu'on boira sans manger ? C'est-il que toi et ta femme, vous avez l'intention d'esquiver vos obligations concernant la noce en mettant tout sur le dos de l'oncle Robin, qui est paralytique?

Martin Riaux se mit à rire.

— Tu n'es pas drôle, cousin, répondit-il, tu n'es pas amusant du tout ! Et pourtant, si tu n'étais point là, il me manquerait quelque chose. Explique-moi ça, si tu peux.

L'oncle Robin pleurait à chaudes larmes.

— Elle est venue ! disait-il. Elle a pensé au pauvre vieux Robin. Elle s'est dit : Il sera content de me voir ! Et tu ne t'es pas trompée ! Buvons à la santé de ma nièce, à la santé de mon neveu Martin Riaux. Ils sont venus me voir... C'est le plus beau jour de ma vie... Ils sont venus me voir le jour même de la solennité ! Buvons ! Quand les vieux s'aperçoivent que les jeunes ont bon cœur, ça les console de tout, même d'être paralytique.

Cependant l'oncle Robin ne voulut pas les retenir plus longtemps.

On se mit en route pour Chézy.

Dès qu'on eut quitté les Creuzettes, dès que le cortège fut entré dans la forêt, quelques jeunes gens coupèrent de longues branches de noisetiers garnies de vertes feuilles, et en formèrent d'élégants parasols qu'ils portèrent triomphalement devant la mariée.

Ce n'était point là une attention superflue, quoique l'on fût dans les bois. Le soleil, en effet, était presque perpendiculaire, et la noce était beaucoup trop nombreuse pour abandonner le chemin et s'en aller chercher de l'ombre dans les étroits sentiers.

Bientôt cet exemple fut imité. Les jeunes gens offrirent d'abord des parasols champêtres aux jeunes filles, qui auraient pu gâter leur teint aux ardeurs du soleil, puis aux vieilles femmes, qui auraient pu attraper mal à la tête.

Ce spectacle rappelait cette forêt qui marche dont parle le poète anglais, et qui effraya si fort l'armée du roi Macbeth.

Seul, Célestin Lobbejoie n'approuvait pas.

— Vit-on jamais chose pareille ? disait-il. N'aurait-on pas mieux fait de rester chez les mariés, au lieu de faire attendre les viandes qui rôtissent ?

Et comme Martin Riaux, pendant une courte halte, remerciait avec effusion les gens qui avaient bien voulu l'accompagner dans sa visite à l'oncle Robin :

— Oh ! il n'y a pas de danger qu'ils te quittent, ajouta Lobbejoie. Ils savent qu'il y a à manger au retour. Tu peux les promener toute la journée sans risquer d'en égarer un seul. Ils sont bien trop gourmands pour te lâcher d'un pas.

Une décharge générale de pistolets et une multiple explosion de pétards le firent sauter en l'air.

— Ça, c'est bête, cria-t-il en courant se cacher derrière un arbre. Voilà comme les accidents arrivent !

On vint lui tirer de nouveaux coups de feu dans les oreilles.

— C'est pour faire peur aux loups, lui dit-on; c'est pour faire peur aux loups !

Mais lui, tout tremblant :

— Vous croyez plaisanter? reprit-il. Il n'en est pas moins vrai qu'on en a tué un avant-hier... et on a aperçu la louve qui se sauvait... et on sait qu'elle a des louveteaux à nourrir..

On lui répondit par ce chant, qui est de tous les pays :

Promenons-nous dans les bois.
Pendant que le loup n'y est pas.

Ce fut comme un signal pour la bande joyeuse. Les enfants se mirent à faire une ronde, tout en chantant. Puis les jeunes filles se groupant autour de la mariée, proposèrent d'aller danser un quadrille sous les grands châtaigniers.

— Et manger? s'écria Célestin Lobbejoie abasourdi. Et manger ?

On ne l'écouta pas. Toute la noce se dirigea vivement vers les grands châtaigniers, qui étaient proches.

C'est là que venait d'avoir lieu la lutte terrible et mortelle entre la louve affamée et Marcelle Gaubert.

L'orchestre, composé de deux violons et d'une clarinette, se plaça sur une éminence et préluda. Puis les jeunes gens se mirent à danser, tandis que les vieux causaient entre eux, regardaient et se rappelaient leur vingtième année.

IV

L'air était doux, vif et parfumé, sous ces grands arbres dont les dômes immenses interceptaient les rayons du soleil. Tous les assistants se sentaient envahis par cette joie sans mélange que cause un beau jour et un mariage. Sous l'ombrage sonore retentit bientôt cette chanson, tandis que les couples entrelacés foulaient d'un pied léger le sol couvert de mousse.

Aux forêts désertes,
Chantons !
Sous les feuilles vertes,
Dansons !
Le printemps rayonne,
Puis l'été moissonne,
Puis le pâle automne
Ramène aux frimas ;
Tout renaît sans cesse,
Mais le temps nous presse,
Et notre jeunesse
Ne reviendra pas.
Aux forêts désertes,
Chantons !
Sous les feuilles vertes

Mais Marianne Martin Riaux poussa un cri.

— Sous les feuilles vertes, dit-elle... oui, là, il y a quelque chose qui s'agite. Voyez, voyez !

Elle désigna le petit Jean enveloppé dans la mante de sa mère et suspendu aux branches comme dans un hamac improvisé.

Les danses furent interrompues On s'approcha, on l'entoura. La tige d'arbre fut ployée jusqu'à terre, la mante fut décrochée, puis une exclamation de surprise s'échappa de toutes les poitrines :

— Un enfant! c'est un enfant !

— Ah ! c'est plus fort ! ajouta Célestin Lobbejoie. Je m'étais laissé dire que les châtaigniers ne produisaient que des châtaignes...

Marianne fit un geste d'impatience.

— Tu n'as pas la parole, cousin Lobbejoie, reprit Martin Riaux d'une voix ferme.

Et la nouvelle mariée se penchant vers l'enfant :

— Où est ta mère ? interrogea-t-elle.

Jean, tout étonné, regarda autour de lui.

— Mais vous ne voyez donc point qu'il ne parle pas encore ? reprit Célestin Lobbejoie. Croyez-vous donc qu'il va vous donner des renseignements exacts comme s'il était brigadier de gendarmerie ?

— Où est ta mère ? répéta Marianne.

Et Jean tendit vers elle ses petites mains.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

— Pourquoi es-tu là, tout seul ? continua-t-elle. Tu es donc abandonné ?

— Espère... en Dieu, balbutia l'enfant, à qui revinrent sur les lèvres les derniers mots que lui avait appris sa mère.

Une autre femme voulut le prendre. Il tourna la tête et se cramponna au cou de Marianne.

— C'est le fils de Marcelle Gaubert, dit celle-ci en le reconnaissant.

— Oui, reprit Martin Riaux. Cette mante lui appartient, et si Marcelle n'est pas ici, c'est qu'elle est morte.

Il montra à Marianne, en lui faisant signe de se taire, un groupe sombre et immobile au fond du gouffre qu'ils dominaient.

C'était la veuve et la louve sanglantes et inanimées. Ce triste spectacle expliquait suffisamment ce qui s'était passé.

— Elle est morte pour défendre son fils, continua Martin Riaux d'une voix émue. Silence ! N'oublions pas que ce jour doit être un jour de fête pour tous les amis qui sont nos invités. Mais fiez-vous à moi, Marianne ; j'aurai soin que cette digne femme ne reste pas sans prières et sans sépulture.

Puis il considéra l'enfant avec compassion.

— Pauvre orphelin ! murmura-t-il.

— Orphelin ? Oh ! non ! répliqua Marianne. Et si vous vouliez...

Elle n'acheva point.

— Excusez-moi, reprit-elle. J'en ai trop dit, peut-être... et vous êtes le maître, Martin Riaux.

Elle jeta un regard d'ineffable tendresse sur l'enfant, puis fit un pas vers quelques femmes pour le remettre entre leurs mains.

— ... Marianne ! dit Martin Riaux en la rappelant, Marianne !

Puis il ajouta :

— N'est-il pas à vous ? Ne vous a-t-il pas choisie entre toutes pour sa mère ? Oh ! gardez-le. Nous sommes riches, et il sera heureux. Et je l'aimerai, Marianne, car il m'a prouvé que vous êtes la meilleure des femmes, comme vous en êtes la plus belle.

— Ça va finir ? cria Célestin Lobbejoie. Mangera-t-on aujourd'hui, oui ou non.

— On mangera, cousin, et il y aura un convive de plus, répondit Martin Riaux.

Dès que la détermination des nouveaux époux fut connue, elle rencontra une approbation universelle.

— Le petit Jean est gentil ! dirent les femmes.

— Et les hommes, les vieux surtout, ajoutèrent :

— C'est une bonne action ; et, quand on inaugure son entrée en ménage par une bonne action, la maison qu'on habite est bien vite respectée par les hommes et bénie de Dieu.

Quant à Marcelle, qui fut ensevelie le surlendemain auprès de son mari Joseph Gaubert, elle dut tressaillir de joie dans sa tombe.

— J'ai fait ce que j'ai pu, avait-elle dit en soutenant son effroyable lutte contre la louve, Dieu fera le reste.

Dieu avait fait le reste, en effet. Il avait conduit vers l'enfant des cœurs bons et généreux, il avait rendu à l'orphelin un père et une mère.

H. AUDEVAL.

DERNIÈRE HEURE

De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

Paris, 5 mai. — Le *Siècle* dit qu'un mandat d'amener à été décerné hier contre M. Heutsch président du conseil d'administration du comptoir d'escompte. Mais à la suite d'un interrogatoire que lui fit subir le juge d'instruction, M. Heutsch a été remis en liberté sous caution suivant l'*autorité*, la caution s'élève à un million,

⁂

Paris, 5 mai. — MM. Duval, Simonnet, Devets ont été élus hier vice-présidents des comités napoléoniens et impérialistes de la Seine.

⁂

Paris, 5 mai. — Le *Figaro* assure que parmi les visiteurs royaux que comptera Paris cet été, on peut citer avec certitude le roi des Belges, le roi de Serbie, de Saxe et de Grèce qui visiteront l'Exposition incognits. Le prince de Galles sera à Paris vers le 15 mai.

⁂

Paris, 5 mai. — Le comité-directeur de la ligue des patriotes et le conseil des présidents ont décidé que les patriotes de la ligue fêteraient quand même le centenaire de la révolution, et s'abstiendraient jusqu'à l'ouverture légale de la prochaine période électorale, de toute manifestation susceptible de compromettre le succès de l'Exposition. Ils enverront à M. Boulanger l'expression de leur dévouement.

HIPPODROME DE ROUBAIX. — 30 Chevaux. — 50 Artistes, pour la première fois à Roubaix. — Cirque F. LEHMANN, troupe équestre française, sous la direction de Mlle Fanny Lehmann, écuyère des Cirques de Paris. Dimanche 5 mai. — A 3 heures. — Festival équestre. A l'occasion des fêtes du Centenaire de 1789. — Aujourd'hui à 8 heures 1/2. — Brillant spectacle. — Débuts de M. O'Kill, le plus fort ventriloque de l'époque, grand succès des Folies Bergères de Paris. — Nouveaux numéros.—Prochainement début de M. Onra, célèbre gymnasiarque, créateur de l'exercice l'Homme Obus. — Wilton et Mora, les champions des 3 barres fixes, les plus forts du monde. — Mlle Juliette Lagoutte, travail en grande vitesse, saut du gant.

THÉATRE DES NATIONS, direction : M. A. Casti. — Tous les soirs à 8 heures 1/4, grande représentation. — Immense succès ! M. Brice Bidon du Palais de Cristal de Londres et de l'Eden-Théâtre de Paris, le ventriloque le plus amusant de l'époque. — Les Fontaines lumineuses de l'Exposition de Paris. — Spectacle nouveau.
Prix des places : Fauteuils et loges, 3 fr. ; pourtour, 2fr. ; premières galeries, 1 fr. 25 ; deuxièmes galeries, 60 c. — Pour la location au bureau du Gérant, rue des Longues-Haies.

L'ENFANT COLOSSE. — Café-Restaurant Louis Brunin, 144 place Sainte-Elisabeth, la seule sur la terre Adrienne Thomas, l'Enfant Colosse qui par sa croissance précoce, a acquis le juste titre de : Reine des colosses. — Visible tous les jours de 2 à 6 heures et de 7 à 10 heures.

AVIS AUX SOCIÉTÉS. — Les sociétés qui confient l'impression de leurs affiches, circulaires et règlements à la maison Alfred Reboux, rue Neuve, 17 ont droit à l'insertion gratuite dans les deux éditions du *Journal de Roubaix.*

BULLETIN FINANCIER

Paris, 4 mai. — Le début de liaisance permettait d'espérer descours plus satisfaisants pour clôturer la semaine, mais la lourdeur de certains fonds étrangers a quelque peu influencé.

L'ensemble du marché et nosrentes se contentent de conserveries cours d'hier. Le 3 0/0 finit à 87.55, le 4 1/2 plus recherché atteint 105.80. L'Extérieure a brusquement retrogradé au dessous de 77 francs sur le bruit d'une crise ministérielle en Espagne Le Hongrois revient à 88 7/16 en réaction de 1/4 sur la veille. Les fonds ottomans ont également fléchi après un excellent début. L'Italien est sans changements à 97.65. Les valeurs sont fermes, sauf le Suez qui se rapproche de 2400 sous l'influence de réalisations nombreuses. Le foncier est à 1336, le Lyonnais 695, la Banque d'Escompte 537, la Banque de Paris 765. L'assemblée générale de cette dernière société a eu lieu hier. Le rapport déclare que tous les titres et engagements directs de la Banque de Paris dans les valeurs de cuivre ont été amortis fin décembre 1888 et ne figurent que pour la France à l'inventaire.

La Banque ne reste donc intéressée dans les affaires de cuivre qu'en qualité de prêteur sur warrants. Quant aux avances faites au Comptoir d'escompte, elles sont gagées par des titres qui ne laisseront aucun mécompte, à la suite de la lecture des rapports un exposé très net, fait par le Président ne laisse aucun doute sur l'excellence de la situation actuelle de la Banque de Paris.

Comme complément aux nouvelles concernant les valeurs minières ajoutons que le bruit de l'arrestation des principaux administrateurs de la Société des métaux a couru à la Bourse et paraît absolument fondé.

Le Comptoir d'escompte est immobile aux environs de 100 francs. Le Rio est très demandé à 295 fr. La Tharsis se rapproche de 100 francs.

LE MASSON
Dentiste-Expert
Dents et Dentiers perfectionnés
Rue de l'Espérance, 6, Roubaix

GOFFIN et GABEREL
48, Rue de l'Epeule, Roubaix
ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE BATIMENTS
MAÇONNERIE, DALLAGES, CITERNAGES
PIERRES & MARBRES
SIMILI PIERRE, PLAFONNAGE

CRÉDIT LYONNAIS
ROUBAIX, 2, rue de la Gare, ROUBAIX
TOURCOING, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville
Le Crédit Lyonnais ouvre des comptes-courants et escompte les effets de commerce à des conditions très réduites. 34919—17984

OUVERTURE DE LA SAISON D'ÉTÉ
AUX
Fabriques Parisiennes
16, Rue du Vieil-Abreuvoir, 16
ROUBAIX
MAISON A REMIREMONT (Vosges), 35, Grande-Rue
MAISON A PARIS, Rue de la Jussienne, 11
GRANDE
SPÉCIALITÉ DE BLANC
Trousseaux et Layettes
Grande mise en vente pour cette saison de modèles nouveaux pour
TROUSSEAUX ET LAYETTES
ainsi qu'une quantité considérable d'articles pour enfants, tels que :
Robes, Tabliers, Douillettes, Pelisses, Robes de baptême, etc.
RIDEAUX EN TOUS GENRES
CHOIX CONSIDÉRABLE
DE LINGERIE FINE
GRAND ASSORTIMENT DE
DRAPS & TAIES
brodés
Prix exceptionnels
Broderies en tous genres
Spécialité de Bandes et Entredeux
à la main
Dépôt de Toiles des Vosges
ET
LINGE DE TABLE
garantis à l'usage
CHIFFRES ET BRODERIES
A FAÇON
Grand choix
d'Articles pour 1re Communion
Maison reconnue depuis de longues années pour offrir les plus GRANDS ASSORTIMENTS, vendre le MEILLEUR MARCHÉ et entièrement de confiance.
PRIX FIXE *marqué en chiffres connus*
16, rue du Vieil-Abreuvoir, Roubaix
19346

Royaume d'Espagne
COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DE
SARAGOSSE A LA MÉDITERRANÉE
Anonyme au capital de 12 1/2 millions
SUBVENTION DU Gment ESPAGNOL 6,483,480 FR.
74,850 Oblig. hypoth. de 500 fr.
Intérêt : 15 fr. (avril-octobre)
Remburs. à 500 f. en 93 ans, à partir du 1er octobre 1888
Les obligations du Nord de l'Espagne sont cotées 820, celles d'Alm nsa à Tarragone 337. Les obligations de Saragosse à la mer, qui unit ces deux réseaux en procurant un raccourci de 419 kilomètres, peuvent prétendre a x mêmes cours.
PRIX D'ÉMISSION : 276 FRANCS
jouissance du 1er avril 1889
dont 25 *fr. en souscrivant ;* 50 *fr. à la répartition* 100 *fr. du 15 au 20 juin et* 101 *fr. du 15 au 20 juillet*
Faculté de libération anticipée à 3 0/0 l'an.— En se libérant à la répartition, on ne paie que 275 francs.
Le placement ressort à 5 1/2 0/0, sans la prime d'amortissement.
ON SOUSCRIT : VENDREDI 10 MAI
et dès à présent par correspondance
PARIS { Banque d'Escompte de Paris ; Soc. des Dépôts et de Comptes Courants ;
BORDEAUX, à la Société Bordelaise ;
ROUEN, à la Banque Rouennaise de dépôts ; etc.
LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE 19124

A. BOUTRY, ENT